

Un air familier

Ce sont, dit l'artiste, des portraits de passantes. Des portraits ? Oui mais d'un genre singulier, qui ne donne de l'identité de ces femmes qui marchent aucun indice. Pas de traits, pas d'expression, mais des attitudes, qui suscitent un si fort sentiment de familiarité que l'on croirait les connaître. On le croit, mais c'est faux. On a envie de dire quelque chose de ces femmes, mais c'est impossible, à moins de confondre portrait et autoportrait, et de désigner par identité cette sensation qu'entre elles et nous c'est une expérience commune du monde qui fait lien. Là est l'univers d'Anne Emery : dans cette façon de semer des indices qui laissent à penser que derrière les images se cachent des histoires. Dans cette façon de susciter, chez celui qui regarde, un désir de narration, inassouvissable. Car écrire sur le travail d'Anne Emery c'est faire le constat d'un impossible projet : tous ces débuts d'histoire que l'on pense repérer dans ses tableaux, tous ces signes qu'elle laisse affleurer comme autant de traces d'une intimité qui peut-être se laisserait dévoiler, sont autant de phrases interrompues, de mots biffés, de motifs pris entre apparition et effacement, entre figure et abstraction. On ne peut pas raconter, on ne peut pas identifier de façon certaine un sujet au sein des tableaux. Mais on peut constater que pourtant, l'impression qu'une histoire secrète se cache là, cette impression sans mots, demeure. C'est cela, peut-être, qu'il faut dire. Que devant les tableaux d'Anne Emery on a l'impression, trompeuse, sans doute, mais éprouvée cependant, que l'on entre dans une chambre, ou du moins un lieu intime – à quoi bon lui donner un nom ? – un espace où quelque chose a eu lieu. Une chose dont nous ne savons rien mais qui, à l'image de ses femmes traversant la ville, nous laisse le sentiment prégnant que cette chose-là, nous l'avons vécue nous aussi.

Anne Emery peint le familier : pas le quotidien, mais une façon de percevoir le monde qui touche au plus intime. Regarder ses tableaux, même les plus petits, qu'elle réunit parfois en de vastes ensembles où chaque œuvre semble venir nourrir et infléchir le sens des autres, fait naître le sentiment d'être à l'intérieur. Oui, à l'intérieur : dans un espace, que l'on ne saurait décrire, mais que l'on ne peut qu'éprouver. Un espace familier : un lieu où, par la peinture, il est possible de se tenir, telle la passante qui habite le monde en marchant.

Pierre Wat